

**Jean Rime**

Monsieur Courbet  
déboulonne Fribourg

**De la controverse  
politique et journalistique  
à la célébration artistique**

éditions  
montsalvens 

## TABLE DES MATIÈRES

2019 – Gustave Courbet chez moi.....	11
--------------------------------------	----

### RENDEZ-VOUS EN TERRAIN CONNU

<b>1871-1873 – Le rôle des Fribourgeois dans l'exil de Courbet</b> .....	23
L'ambivalence de Marcello .....	26
La fidélité d'Alexandre Daguét .....	31
<b>1853-1854 – La découverte de Fribourg</b> .....	39
Deux amis proches au Collège Saint-Michel .....	39
Buchon et Champfleury pour guides .....	45
Des retrouvailles incertaines .....	50
<b>1854-1869 – Intermittences</b> .....	53
Puisque réalisme il y a .....	55
Des allées et venues hypothétiques .....	59
« J'aime autant Fribourg » .....	61

## 1874, ANNÉE RADICALE

<b>Mai 1874 – Un retour à Fribourg artistique... et politique</b> .....	69
Courbet à la Grenette .....	69
Inscrit au Cercle littéraire et de commerce .....	76
<b>Juillet-août 1874 – Dans l’œil du cyclone</b> .....	81
Faire l’autruche aux Cordeliers .....	82
La bagarre de Tivoli .....	92
La lettre ouverte du Père Modeste .....	96
Les autorités répondent .....	104
L’intervention d’Auguste Majeux .....	108
Retour à l’art .....	113
Avec la société de gymnastique .....	114
<b>Septembre 1874 – Courbet en Gruyère</b> .....	119
Une Gruyère en pleine mutation .....	119
Au Maréchal-Ferrant, à Charmey .....	124
Alexandre Niquille, un radical pur souche .....	130
Courbet, Cabaret et l’Internationale .....	136

## LE TEMPS DE LA RECONNAISSANCE

<b>Novembre-décembre 1875 – L’<i>Helvetia</i> fribourgeoise</b> .....	141
Une inspiration de Marcello? .....	141
De Vaud aux « cantons circonvoisins » .....	144
Un exemplaire pour les radicaux fribourgeois .....	147
Le banquet d’inauguration .....	158
Une œuvre de Courbet perdue à jamais? .....	160

<b>Janvier-juin 1876 – Les ultimes séjours fribourgeois</b> .....	163
Le banquet des Arts et Métiers de Bulle .....	164
Morat via Fribourg .....	167

## DE LA VIE À LA LÉGENDE

<b>1873-1877 – D’incertaines incursions gruériennes</b> .....	181
Les chevaliers de l’Aurore .....	183
De la forêt de Bouleyres au château de Gruyères .....	187

<b>1874-1876 – Courbet imagier de la Gruyère?</b> .....	193
Une paternité ambiguë .....	197
Une localisation problématique .....	200
Un art du paysage .....	207
Du paysage au portrait .....	209

<b>1877-2023 – Gustave Courbet chez nous</b> .....	217
Courbet au Musée (1): Fribourg .....	218
Courbet au Musée (2): Bulle .....	226
Empreintes contemporaines .....	236
Au nom de Courbet .....	246

<b>Notes</b> .....	251
--------------------	-----

<b>Bibliographie</b> .....	295
----------------------------	-----

<b>Index</b> .....	309
--------------------	-----

<b>Remerciements</b> .....	315
----------------------------	-----

Genève. — Sur la proposition du Département de justice et police, le Conseil d'Etat a pris un arrêté abrogeant celui du 22 juillet 1864, et fixant le nombre des passagers dont le transport est permis aux bateaux à vapeur dans les eaux genevoises...

Il y aura d'autre part une réduction d'un quart, lorsqu'il s'agira de transports de marchandises avec armes et bagages. Les conventions en ces dispositions seront punies d'une amende de 504 500 fr. sans préjudice des peines plus graves portées par les lois pour le cas d'accidents causés par imprudence ou insobriété des réglemets.

CANTON DE FRIBOURG.

Une médaille de bronze en l'honneur de notre compatriote Agassiz vient d'être frappée à l'hôtel des monnaies de Philadelphie. Un des côtés porte le portrait du célèbre naturaliste, l'autre une couronne de lauriers dans laquelle on lit cette légende: 'Laurus marique ductor indagatone nature'...

Des lettres que nous recevons de la Gruyère, nous font le récit des fêtes et des plaisirs organisés par les radicaux de Bulle en l'honneur de Courbet, l'ex-membre de la Commune de Paris. Nous ne croyons pas utile de publier ces lettres. Voici cependant un épisode qui mérite d'être rapporté.

Un des jours de la semaine dernière, le peintre d'Ornans était allé rendre une visite aux très-renommés radicaux de Charmey. Tout naturellement il était descendu au Marchal-Ferrand, où l'on fit fête en son honneur. Le lendemain, M. Alexandre Niquille, devant se rendre en car à Bulle, prit M. Courbet avec lui et le déposa devant la Maison-de-Ville du chef-lieu de la Gruyère. Là, grande effusion de remerciements et de protestations de reconnaissance de la part de M. Courbet.

Ah, Monsieur, répond le pas spirituel des radicaux de Charmey, il n'y a pas de quoi tant me remercier. C'est avec un très-grand plaisir que je vous rapporte à Bulle. Chez nous, voyez-vous, toutes les maisons sont en bois, et c'est pour cela que nous ne tenons pas que vous y restiez longtemps. — On ne dit pas ce que le débouleur a répliqué.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Lettres de Paris.

(Correspondance particulière de la Liberté.) Paris, 5 septembre.

Les journaux continuent à s'occuper des incidents qui ont eu lieu dans la dernière séance de la commission de permanence, au sujet de l'attaque dirigée contre M. le capitaine de Min. Un journal officieux, la Presse, ose dire que les Vendéens étaient des inséparables contre le gouvernement du pays; les républicains avaient pour eux la légalité... Ces audacieuses assertions émanent de M. Marius Topin, le principal rédacteur de la Presse. La Convention, un gouvernement d'assassins, la Constitution civile du clergé, la persécution et le massacre des prêtres, voilà cette légalité reconnue par un journal sans-machoules et qui se permet d'insulter un héros à l'époque et couragieux officier nous invitent à suivre l'exemple de nos pères les Vendéens. Si la Convention de 1793 a été un gouvernement légal, la Commune de 1871 a été aussi, au même titre et par les mêmes moyens, un gouvernement légal. Le septennat ne peut être que très-compris par de pareils désempereurs.

On assure que par suite de l'interpellation de M. Ernest Picard relative aux propositions de loi bonapartistes qui se prononcent pour le rétablissement de l'empire, le ministre de l'Intérieur a dû interdire, pour les nouvelles élections, toute déclaration de ce genre contraire au vote de déchéance prononcé par l'Assemblée nationale.

Le Mémorial diplomatique, dans son numéro de ce matin, expose combien les monarchies de l'Europe ont à redouter de voir la république s'établir en France. Le Mémorial dit: « Les souverains ne peuvent voir sans inquiétude les progrès de l'idée républicaine. Ils, ils veulent préserver leurs sujets d'une crise redoutable: péres de famille, ils songent à l'avenir de leurs enfants. La Suisse est sans importance, et aujourd'hui l'Espagne ne compte plus dans les conseils de l'Europe; mais la France, toute amoindrie qu'elle est, peut jouer un rôle considérable dans les destinées du monde. Si elle adopte la république, il n'est pas une monarchie d'Europe qui soit assurée du lendemain. »

Depuis plusieurs années, les cours du Nord observent le progrès du mal et les formes qu'il peut revêtir. Si le radicalisme triomphe, les trois empereurs coalisés ne seront pas ses otages. Dans les entrevues de 1872, si se sont entendus sur les précautions à prendre; les mesures qu'ils ont concertées rappellent les moyens employés pour éteindre un violent incendie: précipiter l'effondrement de la maison où le feu a éclaté afin de préserver les maisons voisines.

Écartons ces préages funestes, supposons que la république se soit acclimatée en France: elle est honnête, modérée, cosmopolite. L'Europe sera-t-elle rassurée? Non certainement. La menace de mort qui pèsera sur toutes les monarchies sera plus éloignée sans doute, mais aussi plus inévitable. Le jour où il sera démontré que la république peut donner à un grand pays comme la France, la paix, la liberté et la prospérité, aucune liste civile n'aura plus sa raison d'être, et les peuples se décideront tôt ou tard à faire disparaître le royaume sous le rouage inutile et par conséquent nuisible. Ce n'est plus l'incendie qui un orage peut éteindre, qu'un coup de vent peut détourner, c'est plutôt de l'origine nouvelle qui étend ses ravages lentement et avec méthode et qui laisse au voisin effrayé le temps de chercher un remède, sans leur donner le temps de le découvrir.

Vous remarquerez dans le Figaro de ce matin le curieux article qui démontre que M. Thiers, avec un million 53 mille francs voté par l'Assemblée pour la reconstruction de la maison de l'ex-Président, a trouvé moyen de gagner un MILLION!!! Mais voici un autre fait dont le ministère des finances peut attester l'exactitude, c'est que, très-peu de jours après le vote de l'Assemblée, M. Thiers a réclamé un ministre des finances le paiement immédiat du million... Le ministre ayant fait observer à l'ex-Président que le Trésor n'aurait tout juste que cette somme en caisse, M. Thiers ne le pas moins exigée et le million lui a été payé en or. On voit que ce petit bourgeois est un habile calculateur et a fait payer cher ses prétendus services à la France ruinée.

P.-S. — Le chef de l'Etat partira mercredi ou jeudi pour Bêthune afin d'assister aux grandes manœuvres de l'armée du Nord. Il se rendra ensuite à Lille où l'attend une splendide réception.

Le maréchal sera accompagné par le ministre de la guerre et par MM. les colonels Broye et d'Abzac, ses aides de camp. M. de Pourtalès, député de Seine-et-Oise, est mort jeudi matin à Dordan, où il était allé passer les vacances. Il a succombé aux suites d'opération d'un antrax.

M. de Pourtalès, qui faisait partie du centre gauche, avait fréquemment voté avec la droite depuis six mois. Sa mort fait une seconde vacance dans la députation de Seine-et-Oise.

Espagne. — Il convient de remarquer que le changement du cabinet espagnol a une signification très-accentuée dans ses pressions. Le maréchal Serrano se retire des luttes de la politique militante pour se renfermer dans son rôle de président constitutionnel.

Or, le chef du nouveau cabinet, M. Sagasta, était ministre des affaires étrangères en 1870; c'est lui qui, de concert avec le général Prim, a conduit la campagne d'ou est sortie la candidature Léopold Hohenzollern, et qui a, par conséquent, provoqué la guerre. Depuis lors, même sous le régime du roi Amédée, M. Sagasta a été en relation constante avec M. de Bismarck; c'est lui, plus encore que M. Ulloa, qui a poursuivi, avec M. de Hatzfeldt, les négociations qui ont abouti à la reconnaissance du gouvernement actuel de l'Espagne.

Il est aujourd'hui confirmé que les carlistes se sont éloignés de Puyecorda. On attribue cette démarche à la difficulté de livrer bataille aussi près de la frontière aux troupes républicaines envoyées au secours de Puyecorda. Ce serait pour faire choix d'un champ de bataille plus favorable que les carlistes se seraient éloignés. On se fera une idée de la difficulté de la situation des carlistes autour de Puyecorda par ce fait que, le 2 septembre, en cherchant à arrêter un convoi de vivres destiné au ravitaillement de Puyecorda, ils ont dû s'en aller sur le territoire neutre. Les autorités militaires françaises leur ont notifié d'avoir aussitôt à se retirer. Les carlistes ont déferé à cette injonction, et, malgré leurs efforts pour s'emparer du convoi des vivres, ils n'ont pu y réussir.

Belgique. — On lit dans la Patrie de Bruges: « Hier soir la rue Ste-Catherine offrait un spectacle des plus animés. Des milliers de personnes se pressaient dans la rue; aux balcons, aux fenêtres des maisons pavées. Dans la journée le résultat des concours avait été officiellement proclamé: les Frères de charité avaient remporté 8 médailles, n'en laissant que quatre aux trois écoles communales. Il était question d'une soirée à donner devant la résidence des frères. « L'enthousiasme était immense. Les cris de Vivez les Frères! se croisaient de tous côtés, et se confondaient en un même élan d'admiration. C'était un splendide triomphe pour l'enseignement catholique que nos érudits, avec leur instruction gratuite, obligatoire et laïque, avaient si bien obtenu. L'école communale n° 1 (Dane) a deux nominations; les écoles communales n° 2 et 3 (Belle et Beau) chacune une nomination, et l'école des Frères en a huit. De plus, les Frères ont remporté la médaille en vermeil comme ayant la moyenne des points la plus forte: en effet, ils ont battu de seize points l'école communale qui les suit immédiatement. Enfoncé l'enseignement congréganiste!

Prusse. — La Gazette de la Moselle, de Trèves, du 30 août, a rapporté que le vicairé-général de Lorenz de cette ville a été condamné par le tribunal de police à 10 silbergrschen d'amende pour avoir hétérodoxe le évêque d'Elbstadt, sans en prévenir la police. Que diront les libéraux de cette inquisition? — La police prussienne a fait encore une visite domiciliaire chez le baron Félix de Loë, président de l'Association de Mayence, et saisi chez lui plusieurs papiers. A Charlottenbourg, près de Berlin, la police a fait également une visite domiciliaire chez le président de la confrérie de Saint-Basile, et a rien trouvé à saisir. On a ordonné d'arrêter l'abbé Helfrich, curé de Dipperz, près de Felds, qui avait été interrogé, mais était revenu secrètement dans sa paroisse.

A Nemagen, dans la province du Rhin, ordre a été intimé aux PP. Frasciaciens d'interrompre l'exercice de leur ministère. On se demande au nom de quels lois.

Etats-Unis. — On lit dans Boston Journal, cette histoire qui nous paraît symboliser à merveille la légendaire activité américaine: « Un mois après la construction de sa première maison, la ville de Philole (Pennsylvanie) avait déjà un bureau de télégraphe et un hôtel; l'hôtel avait coûté 10,000 dollars. Un mois après, la ville avait un journal; le troisième mois vit s'élever un second théâtre et une académie de musique. En six mois il y eut soixante-quatorze hôtels ou maisons meublées. Au septième mois, la ville atteignit son plus haut degré de prospérité: elle possédait alors 15,000 habitants, des conduites d'eau tris-complètes, un hôtel-de-ville, toute une administration municipale. Mais à cette époque s'élevait une entreprise qui devait considérablement réduire la main-d'œuvre dans ce pays, et qui eut pour résultat d'expulser le pétrole sans l'intervention d'une population d'ouvriers. « Immédiatement 4,000 personnes se trouvèrent sans emploi, et 2,000 maisons devinrent vaines. Ce fut la mort de Philole. Da même eut les hôtels, les théâtres, le télégraphe furent fermés, le journal cessa de paraître, chacun fit ses paquets et partit. D'une population de 15,000 ans, il ne resta que neuf familles, le chemin de fer continua sa circulation entre Philole et Océopolis, avec un seul train par jour et une seule voiture, ordinairement vide à chaque train, pour ne pas perdre sa concession. « Cette rapide croissance d'une ville et sa ruine subite, dans un si court laps de temps, sont sans exemple dans l'histoire. »

Le recensement des chiens. L'employé chargé de cette besogne remit à ses chefs le rapport suivant: Le bourgmestre, un chien, Le secrétaire communal, un chien, Le maître d'école, un chien, Le garde-champêtre, un chien, Total: quatre chiens.

FRIBOURG. PRIXDES GRAINS du 5 Sep. 1874. Seigle, le quarteron de fr. 2 10 à fr. 2 30 Froment, » » 2 70 à » 3 00 Messol, » » 2 10 à » 2 40 Epaulre, » » 1 30 à » 1 35 Orge, » » 1 70 à » 1 80 Avoine, » » 1 30 à » 1 60 Gru, la livre, » » 0 28 à » 0 33 » blanche » » 4 — à » 4 50 Poisseite noire » » 3 70 à » 4 00 Esparto » » 0 03 à » 0 03 Graine de trèfle, la livre, 0 00 à 0 00

DEPÊCHES TELEGRAPHIQUES. (Service spécial.) WINTERTHOUR, 7 septembre. Le congrès des instituteurs suisses à Winterthour a réuni environ 1200 personnes. Les débats de la séance d'aujourd'hui ont porté principalement sur l'art. 37 de la Constitution fédérale et sur le projet d'organisation militaire. L'Assemblée a voté l'adhésion au projet militaire tel qu'il est sorti des délibérations de la commission du Conseil national; malgré l'opposition de la Suisse romande, représentée par M. Daquet, le congrès se déclare pour la motion que l'instituteur ne soit pas exempté du service militaire et que l'éducation militaire soit introduite dans l'école. Le postulat à adresser au Conseil fédéral est conçu en termes généraux contrairement à l'opinion de ceux qui voudraient tracer à la Confédération les desirs spéciaux qu'elle aurait à remplir dans l'organisation scolaire. Le congrès se borne à demander une loi fédérale sur l'école. Le gros de la discussion s'est porté sur l'instruction religieuse. Les uns voulaient l'abolition de toute instruction religieuse à l'école. Les autres demandaient une instruction religieuse formulée uniquement sur l'histoire de la religion, abstraction faite des dogmes et des divergences confessionnelles. Au banquet, l'esprit qui règne dans les toasts, c'est la guerre au prétendu fanatisme. Entr'autres, M. Meninger de Horgen (Appenzel) dans un discours où il recommande la paix sur le terrain de la science, demande la guerre contre l'Église, avec laquelle il n'y a pas de paix possible.

LONDRES, 7 septembre. Les propriétaires des mines du comté de Durham ont notifié le 3 septembre une réduction de 20 0/0 à 10,000 ouvriers qui ont décidé, dans un meeting, de rejeter toute réduction.

On espère un arrangement.

PARIS, 7 septembre. L'Univers est suspendu pendant quinze jours pour un article publié samedi contre le maréchal Serrano.

Le Moniteur fait présenter que le projet du gouvernement prussien, après la reconnaissance du gouvernement espagnol, serait d'entraîner l'Europe dans une intervention collective contre les carlistes.

PERPIGNAN, 6 septembre. La colonne républicaine a franchi, après avoir subi des pertes énormes, le passage conduisant à Puyecorda.

Puyecorda est rempli de blessés. Un grand découragement règne dans cette place. Castilla a été pillé et brûlé pas les républicains.

BERLIN, 7 septembre. Le Post, rectifiant une précédente assertion, écrit que le voyage de l'empereur en Italie est très-probable, et que la décision du monarque ne dépend plus que du verdict des médecins après la fin des manœuvres d'automne.

BRAYONNE, 7 septembre. On dément le bruit que les carlistes aient tiré sur les corvettes allemandes.

On assure que les carlistes envoient l'empereur.

M. SOUBBIEN, rédacteur.

FAITS DIVERS.

Dans un village du Hainaut on faisait

# 2019

## GUSTAVE COURBET CHEZ MOI

Un coup de dés quelquefois abolit le hasard.

C'était un dimanche neigeux de novembre. Pris d'un certain désœuvrement que l'atmosphère cotonneuse de la matinée n'expliquait qu'en partie (disons une sorte de spleen automnal, propice à la flânerie), je me livrais à d'insignifiantes pérégrinations sur la Toile. Il faut croire que le bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet, martelé tout au long de cette année 2019 à coup de commémorations, s'était, comme à mon insu, imprimé dans mon esprit: interpellé, quelques jours plus tôt, par un article d'actualité mentionnant les circonvolutions romandes du peintre d'Ornans<sup>1</sup>, me voici presque instinctivement conduit sur ses pas, à travers les reflets pixellisés qu'en offrent les archives de presse numérisées. Connecté au passé, en une étrange tension entre mise en contact et mise à distance. Et, mû dans ces méandres digitaux par une addictive curiosité, je tombe sur ce bref article, tiré de *La Liberté* de Fribourg du 9 septembre 1874 :



Des lettres que nous recevons de la Gruyère, nous font le récit des fêtes et des plaisirs organisés par les radicaux de Bulle en l'honneur de Courbet, l'ex-membre de la Commune de Paris. Nous ne croyons pas utile de publier ces lettres. Voici cependant un épisode qui mérite d'être rapporté.

Un des jours de la semaine dernière, le peintre d'Ornans était allé rendre une visite aux très-renommés radicaux de Charmey. Tout naturellement il était descendu au Maréchal-Ferrant, où l'on fit fête en son honneur. Le lendemain, M. Alexandre Niquille, devant se rendre en char à Bulle, prit M. Courbet avec lui et le déposa devant la Maison-de-Ville du chef-lieu de la Gruyère. Là, grande effusion de remerciements et de protestations de reconnaissance de la part de M. Courbet.

— Ah, Monsieur, répond le plus spirituel des radicaux de Charmey, il n'y a pas de quoi tant me remercier. C'est avec un très-grand plaisir que je vous rapporte à Bulle. Chez nous, voyez-vous, toutes les maisons sont en bois, et c'est pour cela que nous ne tenons pas que vous y restiez longtemps.

On ne dit pas ce que le déboulonneur a répliqué<sup>2</sup>.

La lecture de cette amusante anecdote me laissa stupéfait. Coi. Interdit. L'hôtel du Maréchal-Ferrant de Charmey? Il fut longtemps une propriété de famille. Mon père y est né, mes parents l'ont autrefois tenu, j'y ai moi-même un peu vécu. Je n'avais donc aucune peine à visualiser la saynète, immédiatement propulsé près de cent cinquante ans en arrière: je voyais Courbet entrer dans le café, s'attabler à la « table des menteurs » qui existait peut-être déjà de son temps. J'entendais ses pas sur le parquet craquant des chambres aujourd'hui désaffectées. Surtout, je pris conscience que l'illustre peintre, dont j'avais plusieurs fois admiré les toiles au Musée d'Orsay, avait conversé avec l'un de mes aïeux directs, l'arrière-grand-père de mon grand-père, déjà propriétaire de l'établissement. Par le détour de ces quelques lignes exhumées et projetées sur mon écran, le grand homme engagé dans l'histoire, l'artiste majuscule, s'était transmué en fantôme de mon histoire personnelle, et c'est d'abord lui, cet être lointain devenu soudain si proche, que je venais de rencontrer.

Vérification faite, l'épisode n'a pas été gravé dans la mémoire familiale: parmi les clients de la pension de village, les seules personnalités illustres recensées jusqu'alors étaient l'épouse et la fille de Winston Churchill, qui y avaient fait halte, « une demi-heure », en 1946<sup>3</sup>. Ma regrettée grand-mère,

vingt et un ans à l'époque, avait prêté son service à thé pour l'occasion, pieusement conservé jusqu'à nos jours. Mais, me demandais-je, l'oubli dans lequel la nuitée charmeysanne du peintre paraissait, elle, être tombée n'était-il pas qu'un effet d'optique, un angle mort pour notre seule famille ? Il ne l'était pas. En réalité, cette amnésie locale était, malgré la renommée de Courbet, bien compréhensible. Une fois passée la sidération de ma trouvaille, je me suis aperçu que l'entrefilet – repêché miraculeusement de l'immensité vertigineuse de l'océan de papier par la grâce des algorithmes, et par cette propension à trouver ce qu'on ne cherchait pas appelée parfois *sérendipité* – constituait probablement l'unique source de cette étape gruérienne de l'auteur de *L'Atelier du peintre*. Je n'en ai repéré aucune autre mention dans les journaux d'époque aujourd'hui accessibles, ce qui n'est guère étonnant, car les périodiques régionaux, les plus à même de relayer cet épisode très local, n'étaient pas nombreux : *La Gruyère* n'existait pas encore (elle serait créée en 1882), pas plus que la *Feuille d'avis de Bulle et de la Gruyère*. Quant au *Fribourgeois*, édité à Bulle depuis 1868, les collections conservées dans les institutions publiques sont partiellement amputées de la première décennie de son existence...

Tout porte donc à croire que la correspondance de *La Liberté*, elle-même sauvée parmi plusieurs « lettres » volontairement tues, car jugées moins intéressantes par son rédacteur, est l'unique et fragile trace de la nuit de Courbet à Charmey ; et que je suis, par un coup du sort complice, le premier à l'avoir retrouvée, comme si ce minuscule trésor devait m'être destiné... En effet, Pierre Chessex, dont les travaux font autorité en la matière, ne l'a pas relevée dans ses patientes reconstitutions de l'itinéraire de l'exilé dans les cantons romands<sup>4</sup>, pas plus que Sophie Cramatte, spécialiste aussi des années suisses de Gustave Courbet, lors d'une conférence tenue naguère au Musée gruérien de Bulle et pourtant orientée sur les liens entre l'artiste et le canton de Fribourg<sup>5</sup>. D'autres venues en Gruyère sont documentées, mais elles sont plus tardives.

Certes, sur un plan purement informationnel, la plus-value est maigre, et ne gratifie tout au plus que d'une très modeste apostille la biographie du maître. Il n'en demeure pas moins qu'en ce mois de septembre 1874, la rédaction de *La Liberté*, négligeant les autres comptes rendus qu'elle affirme avoir reçus, a estimé que cet épisode-ci « mérit[ait] d'être rapporté ». Pourquoi donc ? Le caractère plaisant et pittoresque de l'historiette, à la narration étudiée – elle s'achève sur une pointe presque humoristique –, offre une



première explication à cette faveur: l'anecdote divertit et, en donnant à voir le grand homme au plus près de l'autochtone Niquille supposément semblable à ses lecteurs ruraux, satisfait la curiosité d'un public qui, déjà à cette époque, se montre friand des tribulations des célébrités.

Mais, pour peu que l'on soit familier avec les mœurs politiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Gruyère, ce microrécit offre une autre lecture, beaucoup plus significative, et entre en réseau – j'allais vite m'en rendre compte – avec ce que l'on peut par ailleurs savoir des liens du peintre avec le canton de Fribourg. Si l'on quitte ainsi le point de vue de l'historien de l'art ou du spécialiste de Courbet, légitimement majoritaire dans les travaux consacrés à son exil helvétique, et que l'on chausse les lunettes de l'historiographe de la vie cantonale, le récit que donne *La Liberté* de cette anecdote gagne encore en relief: il en dit bien plus qu'il n'y paraît, à la fois sur la réception ambivalente de la figure de Courbet durant ses années suisses et sur les mécanismes d'un imaginaire social et médiatique fortement politisé. Après tout, le rédacteur, plutôt que de s'extasier sur la venue d'un artiste réputé, n'insiste-t-il pas sur la rencontre entre «l'ex-membre de la Commune de Paris» et les «très-renommés radicaux de Charmey»<sup>6</sup>? Un tel choix ne devait pas manquer de sel, surtout de la part d'un journal notoirement conservateur! Tout cela méritait d'être tiré au clair...

Pour entendre toutes les résonances du petit article sur Courbet à Charmey, j'ai donc rouvert le dossier de ses relations avec le canton de Fribourg. Si celles-ci ne sont bien sûr pas aussi fournies qu'avec l'entourage de l'artiste à La Tour-de-Peilz, près de Vevey, elles sont reconnues depuis longtemps. Dès un article de 1903 sur «Courbet en exil», l'écrivain et journaliste Lucien Descaves rapporte qu'il «allait de temps en temps à Genève, à *Fribourg*, à Neuchâtel, prendre langue des choses de France avec les réfugiés comme lui<sup>7</sup>». Dans une monographie fondatrice éditée trois ans plus tard et promise à une plus large postérité, Georges Riat, informé par des témoins directs, en fait également état: avant de se fixer à La Tour-de-Peilz, écrit Riat, Courbet erra «à l'aventure», «[o]n le vit aux Verrières, à Fleurier, [...] à Lausanne *et à Fribourg*»; une fois installé, il «coupait, de temps à autre, l'uniformité de cette vie par des fugues à Genève, dans la Suisse française, *surtout dans le canton de Fribourg*, où on l'avait nommé membre de tous les cercles», des fugues lors desquelles «il partait sans nul bagage, avec une seule chemise de rechange dans un journal»; et à ses

funérailles, «[i]l était arrivé beaucoup de monde [...] de La Chaux-de-Fonds, Fribourg, Lausanne, Genève, où le peintre comptait de nombreux amis<sup>8</sup>».

Ces propos sont entrés dans la vulgate courbetienne, et on en retrouve la teneur dans maints ouvrages ensuite consacrés au peintre<sup>9</sup>. Mais Fribourg, parfois la Gruyère, y sont systématiquement mentionnés au milieu d'une nébuleuse de lieux périphériques au regard de son ancrage boéland, lui-même excentré, ou «décentré<sup>10</sup>», par rapport à la France. Ces différentes stations d'un chemin de croix qui ne s'achèvera qu'avec la mort de Courbet participent d'une mythologie de l'artiste qui dissout son talent dans l'errance, la camaraderie et l'alcool. En dehors, en tout cas, des circuits de la légitimation esthétique. En 2012 encore, l'historien de l'art Frédéric Künzi s'étonnait que cet hôte prestigieux s'arrêtât à Bulle, ville qui, «au XIX<sup>e</sup> siècle, était loin d'être un centre culturel notoire», et mettait cette incongruité sur le compte d'une «dispersion de Courbet dans les lieux les plus retirés, les plus anodins sur le plan purement artistique<sup>11</sup>», mentionnant également Martigny, Loèche-les-Bains, Saillon, Le Locle, Orbe ou Veytaux.

Heureusement atténuée par d'autres travaux, parmi lesquels ceux de Pierre Chessex déjà mentionnés, cette légende noire, tant pour Courbet que pour nos régions, se contente d'une vision surplombante, voire condescendante. Elle ne se demande guère pourquoi Courbet se serait ainsi dispersé, pourquoi il s'est rendu à Fribourg, Bulle et même jusqu'à Charmey. Elle ne se questionne guère sur ses «amis», non pas les proches avec qui il correspond régulièrement – avec qui donc il n'est pas forcément en contact direct –, mais les locaux avec lesquels il discute de vive voix. Chercher à répondre à ces questions revient aussi à s'interroger sur les motivations de ses interlocuteurs, sur les relations qui les unissaient, sur la posture des journaux qui, comme *La Liberté*, rendaient compte de ces rencontres.

Un tel travail aurait pu être mené pour d'autres cantons, notamment ceux de Neuchâtel, le plus proche de la Franche-Comté natale du peintre, ou du Valais, dont Courbet était un familier au point que l'on a pu parler, avec une pointe d'exagération, de «Courbet valaisan<sup>12</sup>». La question de son passage dans le Jura – qui n'était pas encore un canton indépendant – a quant à elle fait, récemment, l'objet d'un questionnement systématique<sup>13</sup>. Il se trouve que le point de départ de mon enquête, l'articulet de *La Liberté*, m'amenait à circonscrire un territoire peut-être plus inattendu, notamment parce qu'il n'est pas devenu un lieu de l'œuvre. Dès lors, ma

démarche était-elle seulement pertinente? Autrement dit, y avait-il là un sujet à traiter, une problématique?

Bien sûr, dans la Suisse modernisée depuis 1848, les frontières cantonales n'importaient guère pour notre impénitent voyageur; il pouvait les franchir allègrement à quelques kilomètres de son domicile, par le train sur la ligne Lausanne-Berne, voire – même si on n'en a pas gardé la trace – à pied sur les contreforts verdoyants de la Riviera lémanique<sup>14</sup>. Bref: si le canton de Fribourg circonscrivait des lieux facilement accessibles pour lui, il ne formait pas forcément une unité territoriale significative à ses yeux. Dans sa perspective, une géographie par rayonnement, ou par *décen-trements* depuis le pôle vécu de Bon-Port et celui fantasmé d'Ornans, serait apparue plus exacte.

Il n'empêche que, sur les plans culturel, historique, politique et sociologique, le canton de Fribourg présente une unité qui dépasse celle de la division administrative. Tout dépend, encore une fois, de l'objet sur lequel se règle la focale: le peintre universellement reconnu? ou le lieu *imaginai-rement* investi et *idéologiquement* charpenté dont on souhaite, à travers sa silhouette d'homme, explorer les anfractuosités et les voix feuilletées? J'ai fait le pari que celui-ci pouvait éclairer celui-là. J'ai misé sur la conviction que cet exercice de myopie volontaire, cet acharnement *a priori* arbitraire (mais *a priori* seulement) à ne considérer qu'une fraction du panorama de l'exilé, pouvait révéler des nuances que les biographes de l'artiste ne peuvent déceler de loin. Et que, s'agissant du corpus reconnu de ses œuvres, le silence apparent de son pinceau, loin de freiner la recherche, allait au contraire l'aiguillonner, et l'ouvrir – on le verra en cours de route – à des questionnements tout aussi riches d'enseignements sur les frontières de cette œuvre et sur l'édification d'une légende locale de l'artiste qui a, elle aussi, son histoire.

Je me suis donc attaché à réunir tous les indices disponibles de la présence de Courbet dans le canton de Fribourg: dans sa correspondance éditée, mais aussi dans la presse locale, dans les comptes rendus des journaux, dans des archives inédites ou encore dans les procès-verbaux administratifs. J'ai fait mien l'exorde d'un essai récent de Claude Schopp consacré à Constance Quéniaux, le modèle supposé de la sulfureuse *Origine du monde*: «Je suis atteint de ce que l'on pourrait nommer le délicieux vertige de la note – on s'en apercevra bien par ce qui suit: tenter de traquer les moindres allusions que contient un texte afin de l'éclaircir me passionne jusqu'au

ridicule<sup>15</sup>. » Dans le défi analogue de joyeuse érudition que je me suis lancé, j'ai retrouvé avec plaisir, parmi les familiers du peintre, de vieilles connaissances rencontrées à l'occasion d'une recherche antérieure sur les réseaux libéraux-radicaux fribourgeois une génération avant la venue de Courbet : les Isaac Gendre et autres Alexandre Daguet que l'on rencontrera au fil de ces pages<sup>16</sup>. Cette imprévue convergence m'en a persuadé : oui, il y avait bel et bien un sujet derrière le vernis de l'anecdote. Et, de même que Schopp adopte un regard décalé du peintre vers son modèle afin de reconstituer à partir de la circonstance biographique tout l'univers des courtisanes et des danseuses de l'opéra, j'ai, de mon côté, tenté de restituer les représentations du visiteur et celles de ses hôtes occasionnels dans un canton dont la vie publique était structurée par les luttes partisans, mais qui s'ouvrait en même temps à une modernité technique et sociale. Au fil de mon enquête archivistique, et tout en interrogeant le discours médiatique autour de Courbet, j'ai donc aussi cherché à comprendre et faire sentir un moment d'histoire fribourgeoise et suisse.

Peut-on dès lors parler, à l'image des promoteurs d'un « Courbet valaisan », d'un « Courbet fribourgeois » ? Le qualificatif serait assurément usurpé, et même fautif. Car Courbet ne se fonda jamais dans le paysage préalpin ; il en est le révélateur, le symptôme allègrement récupéré, le miroir déformant et déformé. Si, en l'absence de peintures *in situ* qu'on lui attribuerait avec certitude, on ne peut guère lui prêter *un regard* sur Fribourg, il vient, tel un cheval de Troie, concentrer et modaliser *les regards* des Fribourgeois sur eux-mêmes. Sur leurs factions politiques, bien sûr, sur leurs modes de communication journalistique, mais aussi, en creux, sur leur rapport à l'art. C'est à ces titres pluriels qu'il vient *déboulonner* Fribourg (et les colonnes de ses journaux), inquiéter et interroger de l'intérieur les mécanismes régissant son imaginaire social. Mais une telle déconstruction ne signifie pas destruction et, comme pour la colonne Vendôme, elle appelle le geste d'anastylose.

Dans l'archive que j'ai constituée, éparse et disséminée, je me suis donc intéressé autant aux points de vue, aux réfractions du discours, qu'aux faits. À ses redondances et à ses silences. À ses protagonistes comme à ses personnages secondaires. À ses décors. Puis j'ai essayé d'en recomposer le récit scrupuleux, un récit en quatre temps de part et d'autre de l'épisode de septembre 1874, auquel j'ai accordé une valeur emblématique malgré son caractère objectivement dérisoire. Dans la photographie que je propose,

j'ai donc choisi d'en faire un centre paradoxal, non pas – dirait Barthes – par la nécessité de son *studium*, celle du savoir encyclopédique qu'il recèle, mais par l'impéiosité de son *punctum*, « ce hasard qui, en elle, *me point*<sup>17</sup> ». C'est dire combien la production de tous les témoignages qui défilent à travers ces pages est, doublant leur évidence documentaire et leur valeur historique, indissociable d'un projet d'anamnèse éminemment personnel, et combien je reste conscient que les coups de projecteur successifs ainsi braqués sur la figure du peintre ne dessinent qu'un halo incertain, un contour miroitant. Courbet sous l'éclairage de Fribourg, Courbet *fribourgeoisé* en somme. Et donc, à contre-jour, Fribourg, et moi avec, non à la lumière de Courbet, mais lovés en son ombre.